

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 47

Artikel: Les conseils de Marc-Henri
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224225>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron

Lausanne

|||

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.

Compte de chèques II. 1160

|||

ANNONCES :

Agence de publicité Amacker

Palud 3, Lausanne.

CAUSERIE

VOICI l'hiver. La lutte soutenue pendant l'été contre la pluie par les toitures fraîches et gaies est terminée ; et celles-ci, comme des soldats vaincus, vont se livrer à de moroses souvenirs loin des regards de la foule.

Voici l'hiver, et le temps ne met pas des gants pour nous le dire. Le ciel est laid, le soleil est allé on ne sait où, les étoiles sont parties peut-être à sa recherche, les gens font mine grise, et enfin, signe infailible, les hirondelles sont revenues ! Non pas celles qui fendent l'air de leur aile légère, mais celles qui débitent aux coins des rues des marrons tout chauds, tout bouillants.

C'est donc le moment de dire adieu aux parties de plaisir, aux fêtes, aux expositions, de se rapprocher du poêle et de consulter l'almanach pour savoir quelle espèce d'hiver nous avons à attendre. J'en ai parcouru un ces jours derniers qui est loin de voir les choses couleur de rose et qui nous montre l'horizon tout fourmillant de nez rougis et d'engelures. La preuve qu'il avance du froid intense que nous avons en perspective, c'est la belle floraison de la bruyère à la saison dernière et le redoublement d'activité déployée pendant l'année dans les fourmières.

Les fourmis, paraît-il, n'ont jamais fait autant de provisions, et cela malgré la pluie qui a dû bien souvent entraver le transport de leurs marchandises.

Voilà qui nous conduit à réfléchir et à nous demander si, comme ces bestioles, nous avons pourvu nos maisons du nécessaire.

En attendant les grands froûts prédits, l'essentiel, pour le moment, est d'avoir dans sa fourmière, toujours prêt à se mettre en marche, un bon et solide parapluie.

On parle souvent de la fidélité des chiens et même, à l'occasion, de celle de quelques amis, mais je ne pense pas que les uns et les autres aient jamais pratiqué cette vertu avec autant de persévérance que les parapluies envers leurs possesseurs pendant cette année d'humide mémoire.

Le parapluie, pendant l'année mil neuf cent trente-un, a occupé une bonne place dans notre vie. Il a abrité bien des têtes, entendu bien des conversations, soit d'affaires, soit de sentiments, assisté à nombre de rendez-vous, de noces, de baptêmes, de fêtes et d'enterrements. Et maintenant c'est en sa compagnie que nous disons un dernier adieu aux beaux jours que nous n'avons pas eus, et que nous guettons l'arrivée des mauvais que nous allons avoir. C. R. G.

Un bon métier. — Deux amis, qui font en fatalistes et en résignés le chemin de la vie, ne se sont pas vus depuis longtemps.

— Que fais-tu maintenant ? dit l'un.

— J'ai quitté l'architecture et suis entré dans le commerce.

— Ah !

— Oui, je suis marchand de meubles.

— Et tu en vends beaucoup ?

— J'espère y arriver, j'ai déjà vendu les miens.

Au Palais. Maître Dufournod, n'essayez pas de surprendre la religion du tribunal. Vous devez savoir que nous sommes à cheval sur la loi.

— Alors, monsieur le président, je m'en rapporte à votre... équitation !



ON CRANO TERYAO

QUAND l'è qu'on è militéro, qu'on è vetu quemet dâi sordâ, cein que lâi a de pllie d'efecilo, l'è pas de fère lo salut. Sé prâo que clli salut ne va pas tot solet. Po betâ justo lo bré iô faut, ne trâo hiaut ne trâo bas, lo câodo plliêhî quemet lo fontsi et la faux d'on dzouveno sèyetâo que couryonne lè terrau, la fta vèrya justo quemet stasse d'on tavan que va èterni, — po fère tot cein, sè faut tsouyî et sè faut trovâ po clli salut, mâ n'è rein. N'è pas mé d'efecilo po fère lè z'â drâte et à gautse. Na, lo pllie terriblio l'è de terî.

Lâi a duve manâire de terî : po manquâ la ciba âo bin po attrapâ lo carton. La première va pas pi tant mau et lâi a bin dâi sordâ que lâi sant oncora rîdo, mâ l'è l'âutra que l'è lo diâbllio à la décheinta.

Mîmament dâi z'officié que, quand tirant lo gatoillon, sâvant pas adî iô la bâlla vâo allâ sè promenâ. Lâi a mé de plliecê d'efro que dedein et lâi a dza zo bin dâi derbon tyâ. Mâ, faut dere assebin que clliâo z'officié sant prâo suti po sâ-vâi sè reverî.

Vo lo rappellâ, prâo su, de clli que voliâve espliquâ à sè militéro quemet faillâi terî :

— Baillî mè on fusi, asse croûo que sâi, et vu vo montrâ à fère carton.

Lo capitaino preind dan la dzincllia, (*fusil*) mere et... crâ... manque la ciba et l'a ètà fouettâ pè lo tsigârè.

Lè z'âutro risant, mâ lo capitaino lâo fâ dinse :

— Vaitcè quemet la mâitè de vo tîrant.

Lè sordâ l'étant motset, l'officié sè remet ein jou, mere, et pu... recrâ... remanque la ciba et l'a ètà fouettâ oncora on iâdzo.

— Vè vo riguenâ, que fâ âi sordâ ! L'è dinse que l'âutra mâitè de vo tîrant.

Sè remet ein jou oncora on coup, mere bin adrâi et fâ châtâo on bocon justo âo fin mâitè dâo carton : on coup de borgne, prâo su.

— Orâ, vo vâide quemet ie tiro, mè, volûtron capitaino.

Cein l'étâi on guierrié, allâ pi.

On autro iâdzo, clli capitaino couchîve apreindre à terî à ion que passâve son écoûla. Stisse lâi pouâve pas arrevâ, lâi avâi rein à fère. Mè terîve, mè manquâve. Sé pas iô de la mètsance pouâve reduire tote lè bâlle que lequâvant. Po fini, l'officié lâi fâ dinse :

— Quin metî âi-vo, quand vo n'ête pas âo militéro ?

— Su tailleu, mon capitaino.

— Et vo sède pas einfelâ onn'âolhio ? (*ai-guille*).

— Quecha ! mon capitaino.

— Eh bin ! n'è pas pllie d'efecilo de terî que d'einfelâ onn'âolhio.

— Vâi mâ, mon capitaino, n'è jamé asseyî d'einfelâ onn'âolhio à trâi ceint mètre llièin !

Clliâo cosandâi (*tailleurs*) tot parâi !

Marc à Louis.

LES CONSEILS DE MARC-HENRI

DAR une pâle journée de novembre, le jeune instituteur Raoul a été installé dans sa classe par la commission scolaire *in corpore* et le délégué de la Municipalité qui n'est autre que mon voisin Marc-Henri, syndic et député de Biollens.

En présence d'une quarantaine d'écoliers aux frimousses claires et aux nez relevés, le pasteur a prononcé des paroles aimables accompagnées de gestes onctueux, puis le syndic s'est associé à ces propos, tout en souhaitant au jeune instituteur, un peu intimidé, une « cordiale bienvenue ».

Ayant rempli leur mandat, ces messieurs se retirèrent non sans distribuer force poignées de main à celui qui restait seul en présence de sa classe.

Le soir de cette même journée, mon voisin Marc-Henri m'invita à boire trois verres au guillon. Sans hésiter une minute, j'ai franchi les douze marches d'escaliers qui conduisent à la cave de notre syndic et j'ai pris place sur un siège rustique. Tout près de moi, je vis le jeune Raoul, assis sur une caisse vide et tenant, d'une main hésitante, un verre de « nouveau ».

Quand le verre eut circulé trois ou quatre fois à la ronde, Marc-Henri se tourna vers le jeune instituteur et lui parla à peu près en ces termes :

« Ce matin, au cours de votre installation, je n'ai pas voulu vous donner des conseils devant toute cette marmaille rassemblée, d'abord parce que c'était un peu gênant pour vous et pour moi et ensuite parce que le pasteur m'avait comme on dit, coupé l'herbe sous les pieds en vous parlant de la beauté de votre carrière, de l'œuvre à accomplir et de l'appui bienveillant des autorités.

Ici, dans cette cave, où nous ne sommes rien qu'entre nous, je me sens bien plus à l'aise pour vous parler à la bonne franquette. Je m'adresserai à vous, si vous le voulez bien, à la manière d'un vieil oncle causant avec le neveu qu'il préfère.

Tout d'abord, je constate avec plaisir que vous êtes actif et joyeux et que vous ne manquez pas d'esprit. Vous vous habillez convenablement, vous avez le cerveau éveillé et le cœur à la bonne place. Physiquement, la nature vous a donné, sous de jolis traits, un abord aimable et souriant. Ce sont là des avantages dont vous pourrez tirer parti à l'occasion. Né sous une bonne étoile, vous paraissez appelé à une grande destinée. C'est là, sans doute, ce que vous pensez malgré toutes les protestations que vous inspire une modeste que chacun se plaît à reconnaître.

Par la volonté des autorités scolaires, vous avez été nommé instituteur dans ce petit village de Biollens où il n'y a ni théâtre, ni concert, ni cinéma, mais où la vie s'écoule comme l'eau des fontaines qui s'en va se perdre dans les prés. Au lieu de vous dire que vous avez échoué dans « un port de mer » pour une durée de trois ans, vous chercherez à vous adapter à notre vie. En lieu et place du « sonore parlant » et de la « troupe de passage », vous jouirez, sans aucune arrière-pensée, de la paix des champs, c'est-à-dire de la bienheureuse solitude à laquelle aspi-

rent tant de malheureux broyés par la vie agitée de notre époque et guettés par la neurasthénie. N'oubliez pas, mon jeune ami, qu'à l'âge du gramophone et de la T. S. F. avec haut-parleur, la solitude est devenue le refuge des gens d'esprit. Elle est la source divine des méditations salutaires. Elle oblige l'homme agité à se recueillir, à concentrer sa pensée et à faire de nobles réflexions.

Nous vous avons nommé, dans ce petit village, pour une période de trois années seulement, mais qui, si vous le voulez bien, peut durer dix fois plus longtemps. Vous allez vivre ici entouré d'amitié, d'estime et de respect, si vous savez vous rendre compte que l'avenir appartient avant tout à l'homme sérieux. Votre existence, pour une durée que j'ignore, va s'écouler dans ce bâtiment d'école aux volets verts et au clocheton aigu comme une flèche. C'est un joli collège, petit, tout petit comme le cœur de la mie que vous y amenez dans quelques années et que vous aurez le bon goût de choisir ici-même, parmi celles qui déjà épient vos allées et venues, s'inquiètent de vos rendez-vous, se demandent quelle cravate vous porterez dimanche prochain, en montant en chaire pour faire la lecture de la Parole et souhaitent de vous avoir pour cavalier au bal de la Société de chant.

Trois ans, mon jeune ami, comme cela paraît long et pourtant que comptent trois années dans une vie d'homme ! Nous osons espérer qu'après ces laps de temps, relativement court, vous ne secouerez pas la poussière de vos souliers contre nos portes pour le plaisir de courir les aventures — je veux dire pour vous rapprocher d'une de ces villes tentaculaires qui, pour les jeunes instituteurs comme, hélas ! pour leurs aînés, sont de véritables miroirs aux alouettes. Où pourriez-vous être mieux que chez nous ? Je vous le demande.

Dans ce joli coin de pays où l'on a le bonheur de n'apercevoir que, de sept en quatorze, les puissants auto-cars, écraseurs de pauvres gens et les automobiles perfides qui se glissent comme des serpents et happent leur proie au passage, la vie doit vous apparaître à la fois simple et grande. Ici, rien ne viendra troubler votre quiétude ; vous vivrez, pareil à ces anachorètes d'autrefois, dans la plus délicieuse des thébaïdes. Solitude, air pur, vue grandiose, paysage reposant, c'est le bonheur complet pour qui sait le trouver.

Ah ! mon jeune ami, j'entends vos objections. Ne les formulez pas, je vous prie. Gardez-vous, oui, gardez-vous d'ajouter foi aux méchants propos de quelques-uns de vos devanciers qui, derrière les volets mi-clos de nos maisons n'ont vu que des oreilles tendues et des yeux inquisiteurs. Le petit village — « au bois dormant », comme dit la chanson — leur est apparu sous l'aspect d'un hameau rébarbatif, éloigné de toute gare, d'un hameau où le ravitaillement est difficile, sinon nul, où l'on mange du pain rassis durant la semaine entière et où le facteur a toutes les peines du monde à effectuer journalièrement son unique distribution postale.

Et ils croient — les malheureux ! — ils croient que nous sommes uniquement préoccupés de politique et d'intérêts particuliers. Foin des gens toujours mécontents qui ne savent pas découvrir le bonheur où il se trouve. Vous, du moins, mon jeune ami, vous serez plus avisé. Vous vous garderez bien de pénétrer, trop ostensiblement, dans l'intimité de nos familles. Vous vous tiendrez résolument à l'écart de la politique, vous souvenant qu'en cette matière, comme en beaucoup d'autres, la neutralité absolue est de rigueur. Vous aurez des satisfactions d'un tout autre ordre. Les sociétés locales feront appel à vos talents de musicien, de tireur ou de gymnaste. Là, comme ailleurs, abstenez-vous de prendre des « initiatives » qui pourraient bouleverser nos habitudes. N'oubliez pas que le Vaudois est, sous n'importe quelle étiquette, avant tout conservateur.

Si vous savez rester à votre place, vous trouverez, chez nous, sinon une prompte fortune,

du moins la garantie d'un avenir assuré. Le Pays de Cocagne où vous allez vivre est un pays heureux, habité par une population honnête qui n'aime ni les aventures, ni les plaisanteries déplacées, ni les traits d'esprit. Les hommes y sont bons, les femmes point sottes et les enfants ne demandent qu'à vous obéir. Quoique bien jeune encore, vous devez nous apparaître sous les traits d'un homme posé, sensé, assis, car le Pays de Cocagne dont je vous parle, est, avant tout, un pays sérieux.

Ayant parlé, Marc-Henri déboucha un « 1928 » sur lie dont le fumet se répandit bientôt dans toute la cave. Il ajouta :

— Et puis, sachez, comme nous autres et en toute honnêteté, apprécier le bon vin !

Jean des Sapins.

LES JURONS

EXPRESSIONS énergiques, violentes ou malpropres, les jurons, et ceux qui en usent, ont mauvaise réputation.

Un pays étranger, l'Angleterre, si je ne fais erreur, a essayé de les combattre en fondant la ligue de la « Croix violette », dont tous les adhérents jurent... qu'ils ne jureront plus. Mais la guerre est venue et, dans les tranchées, où il faut économiser ses paroles, et, à l'arrière où il faut se détendre un peu pour oublier la mort qui plane, on a recommencé de cultiver le juron.

D'ailleurs, le plus gros de tous, le plus malodorant, celui qui se conjugue et qui a d'innombrables composés, a été prononcé sur un champ de bataille et son auteur a été quasi immortalisé. Alors ? Puisque celui-là a passé au rang de mot historique, comment persécuter les autres ?

Un juron, ça ne s'enseigne pas à l'école ni sur les genoux maternels, mais ça s'entend dans la rue et aussi à la maison. Ce n'est pas une chose à cultiver, à encourager et à protéger comme les lettres et les arts, mais il ne faut rien exagérer. Je n'écrirai pas une thèse intitulée : « Sauvons le juron ! » mais je me sens prêt à le défendre, quitte à ne m'en servir que dans les grandes occasions. Le juron est un mot réflexe qui remplace un mouvement. Or, un mouvement réflexe peut blesser quelqu'un ou briser quelque chose ; un juron ne fait pas de mal.

Il y a des gens qui jurent quand ils sont contents, quand ils ont atteint le sommet d'une montagne ou trouvé la solution d'un problème. Il faut qu'ils s'extériorisent par un geste ou un mot et c'est le mot qui vient, mot adouci qui ne ressemble en rien au juron en point d'orgue du charretier brutal ou à l'exclamation injurieuse de l'adversaire insolent qui réplique...

Médecins et pharmaciens ont trouvé des remèdes pour tous les maux. Mais, pour l'abondance du cœur, dans les grands moments de l'existence, il y a le juron, le juron distingué qui ne fait de mal à personne et qui soulage...

Lisette.

Ce que femme veut. — Roman par Virgile Rossel. Editions Spes, S. A., Lausanne. — Editions de Baconnière, Neuchâtel.

Ce que la femme veut, c'est le droit de vote, et vous saurez comment elle l'obtient en lisant le dernier roman de Virgile Rosel. L'égalité civique viendra, parce qu'elle doit venir et d'avance, l'auteur répond à toutes les objections. Son héroïne, Mme Simone Pernaux, trouve moyen d'être sa compagne intelligente et tendre de son mari, le plus avisé des cordons-bleus, la plus dévouée des mamans — et avec cela, députée au Grand Conseil. Il est vrai qu'avec un Michel Pernaux — le mari rêvé par toutes nos filles ! — ce n'est pas très difficile ! Mais, soudain, Pidyille se mue en drame. Heureusement qu'une pinte de bon sens et quelques grains d'indiscrétions suffisent à tout remettre dans l'ordre.

Ce joli roman où abondent des silhouettes quasi connues, se lit avec un intérêt soutenu ; il est à recommander chaudement à toutes nos bibliothèques.

Syl.

Bonne réponse. — Petit Pierre a mis les lunettes de sa grand'mère.

— Mais qu'y a-t-il entre mes yeux et les verres, grand'maman ? Je n'y vois plus rien !

— Il y a quatre-vingts ans, mon enfant.

EN FACE DES REALITES

4. Calcul...



l'appel du matin. Isidore est absent. Une voix insinuante souffle au maître : Bon débarras ; une journée de tranquillité. Mais il n'y a rien de si tyran que le devoir, et le maître interroge :

— Ignace, pourquoi ton frère Isidore est-il absent ?

— On l'a gardé à la maison, où il doit s'aider.

— Excuse non valable. Il aura une absence sans congé.

Le lendemain, Isidore n'est toujours pas là.

— ?

— On payera les amendes !

Cela est dit du ton de celui à qui on a bien fait la leçon.

Et voilà !

Et le pauvre jeune maître s'indigne, sa conscience se révolte devant tant de mauvaise volonté, tant d'ingratitude, tant d'inconscience. Il se demande à quoi sert de décréter l'école obligatoire et gratuite pour des gens qui ne le méritent pas ; à quoi sert de se donner tant de peine, de dépenser tant d'argent, de vouloir tant de bien à des individus comme Isidore, qui ne cherchent à sortir ni de leur ignorance, ni de leur servitude, ni de leur misérable condition.

Cyprien.



LOYSE DE SAVOIE

8

L'an 1490 était à sa deuxième moitié. Juillet brillait de tout son éclat. Fleurs épanouies, soleil étincelant, douces brises semaient partout la joie. Depuis dix ans, il en était ainsi à Nozeroy, dix ans pendant lesquels Loyse avait chanté son doux chant de terrestre amour. Voici qu'il va s'éteindre en un sanglot. Un mal « véhément » a terrassé Hugues. Langueurs, crises violentes, abattements se succèdent. Il n'a que trente-neuf ans. Loyse lui prodigue, en réconfort, son infinie tendresse. La mort, il l'entrevoit comme un lointain passage qu'il entendait franchir dans la main de son aimée. Il pensait qu'une même nef les conduirait tous deux à ce rivage d'où nul ne revient. Elle demeure et il la quitte, exhalant ce qui lui reste de vie en une plainte toute chargée d'adieu.

A trois lieues de Noceroy, en pleine forêt, s'élève l'abbaye de Mont-Sainte-Marie. Une colonie de moines de Cîteaux y veille sur la tombe des Chalon. Seize princes dorment là de leur éternel sommeil. Hugues va les y rejoindre. Magnifiquement les funérailles ; six chevaux en caparaçons noirs traînent le char funèbre blasonné aux armes du prince mort. Berne et Fribourg ont député leurs avoyers. Conseillers, baillis, capitaines des terres de Chalon suivent. Derrière eux vient toute la noblesse de Bourgogne conduite par le comte de Neuchâtel et le prince d'Orange. Innombrables défilent prêtres et chapelains, plus innombrables encore bourgeois, tenanciers et manants qui, en larmes, suivent le convoi de leur bien-aimé seigneur.

Quant à Loyse, elle pensait que, sur terre, il ne se pouvait trouver plus déchirante douleur. Et le temps qui passe la lui apporte plus amère. Elle sait que l'héroïsme ne fleurit qu'en terre de souffrance résignée et, dans ses prières, elle demande pleine soumission au vouloir de Celui qui lui envoie telle misère. Elle devine que si Dieu lui a arraché son cher amour terrestre, c'est qu'il veut le remplacer par un amour surnaturel et divin. Et elle revoit, à travers ses larmes, le cloître tant désiré de sa première enfance.